

Coup d'oeil sur Vart torontois

Roald Nasgaard

Volume 21, Number 86, Spring 1977

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54921ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Nasgaard, R. (1977). Coup d'oeil sur Vart torontois. *Vie des arts*, 21(86), 11–96.

Coup d'oeil sur l'art torontois

ROALD NASGAARD

Un cahier de six courts articles sur une vingtaine d'artistes ne saurait prétendre apporter un inventaire complet de la production artistique torontoise. Ce serait une entreprise par trop formidable. Et même quand certains auteurs ont été tentés d'étendre aussi largement que possible le champ de leur sujet, ils se sont vite aperçus qu'il était préférable d'opérer leur choix selon un plan préconçu plutôt que de courir le risque d'établir uniquement des inventaires. En conséquence, il ne sera pas question dans ces pages de certains artistes et de certaines sphères d'activité dont l'apport à la vie artistique de Toronto est au moins aussi important, sinon plus, que celui de plusieurs de ceux qui y paraissent. Il est donc plus utile, je crois, de lire le présent cahier, non pas tant pour savoir qui y figure ou qui n'y figure pas, que de le considérer comme une série de rapports portant sur l'activité artistique à Toronto et destinés à renseigner le lecteur sur la diversité et la vitalité de l'art dans cette ville.

Les réticences dont il faut accompagner la présentation de ce cahier montrent bien la difficulté de faire comprendre pleinement ce qu'est l'art dans une ville qui se croit, et qui est, sans doute, le centre artistique le plus important du Canada. A en juger par la participation de l'Ontario à *Mosaicart*, exposition qui a été tenue à l'occasion des Jeux olympiques, on pourrait croire que l'art, à Toronto, se confine dans l'abstraction et l'expressionnisme lyrique, selon la définition que Barrie Hale a donnée de la scène torontoise des années soixante. Toutefois, *Forum 76*, au Musée des Beaux-Arts de Montréal, a présenté peu après une image plus complexe. Aux ouvrages d'un certain nombre d'artistes qui avaient figuré à *Mosaicart*, furent adjointes, non seulement des œuvres d'artistes torontois aussi divers que Michael Berman, Ian Carr-Harris, Louis de Niverville, General Idea, Michael Snow et Colette Whiten, mais en outre celles d'artistes aussi différents d'eux que Paterson Ewen, Murray Favro, John Boyle et Greg Curnoe qui, bien que n'habitants pas Toronto, sont considérés, dans la mesure où ils y exposent, comme appartenant à cette ville.

Il en résulte assurément un mélange disparate dont le contenu esthétique hétéroclite se complique encore de toute une gamme de points de vue divergents vis-à-vis le travail artistique. Cela va de l'isolationnisme régionaliste et nationaliste jusqu'à une aspiration au dialogue international et à la reconnaissance par l'étranger, auxquelles on tente de parvenir en gardant un second atelier à New-York ou, mieux encore, en s'y installant. Cette diversité est encore plus sensible si l'on examine les œuvres qu'exposent les galeries commerciales ou parallèles de Toronto, que ce soient celles de David Mirvich ou de Sable-Castelli, de Carmen Lamanna ou d'Isaacs, d'Aggregation, de A Space, de C.E.A.C., d'A.C.T., etc., etc. Cette hétérogénéité ne signifie pas, d'ailleurs, que tous soient d'accord. Bien au contraire, il arrive que les points de divergence soient nettement marqués.

Mais une description de la situation qui règne à Toronto n'apporterait peut-être rien de plus que le rappel du problème qui existe dans tout grand centre métropolitain du monde occidental, avec l'établissement, depuis le commencement des années soixante-dix, d'un état de grave confusion dû au fait qu'une multiplicité de choix a remplacé la sécurité plus grande qu'apporte un unique mouvement prépondérant. D'ailleurs, je crois que l'on peut soutenir que la difficulté d'obtenir une vue claire de l'art torontois provient de causes plus profondes et de nature spécifiquement locale. D'une part, il est difficile d'isoler, dans l'évolution de l'art de Toronto, un courant fort et soutenu, et, d'autre part, l'art y a toujours été produit et patronné dans un milieu où la critique était relativement inadéquate aux besoins.

Il n'y a pas si longtemps que John Russell faisait observer, dans le *New York Times*, que les artistes new-yorkais de la vieille génération tenaient depuis quelque temps des expositions d'une vigueur telle qu'elles éclipsaient presque celles de leurs collègues plus jeunes. A Toronto, ce serait plutôt l'inverse. Il y a des artistes reconnus, Michael Snow et Jack Bush, par exemple — qui font dans le présent cahier l'objet d'articles séparés —, dont on attend les nouvelles œuvres avec beaucoup d'impatience; ou des travailleurs sérieux, comme Gershon Iskowitz, dont la production est digne de confiance. Mais, par ailleurs, les promesses des vieilles générations de Toronto, les membres du Groupe des Painters Eleven et les artistes proches de cette école, se sont moins bien réalisées. Ils ont été les premiers peintres abstraits de Toronto, et, comme groupe, on leur a prêté le mérite d'avoir apporté au Canada sa troisième école marquante (succédant au Groupe des Sept et à l'Automatisme). Et ce serait fausser l'histoire que de minimiser l'immense importance de l'œuvre courageuse qu'ils ont accomplie. Néanmoins, leur élan ne s'est épuisé que trop rapidement, et il est difficile de nier la déception que cause la modicité de leur héritage. La réputation de Bush aussi bien que celle de Snow reposent sur les œuvres qu'ils ont produites après leur appartenance au Groupe des Painters Eleven, et il n'est pas douteux que le vif intérêt que suscite actuellement l'art torontois provient des artistes âgés de moins de trente-cinq ans. A propos de la situation artistique de Toronto, un jeune peintre eut récemment le mot piquant suivant: «Il y a beaucoup de place au sommet.»

Et, chez les jeunes artistes de Toronto, même chez ceux que l'on peut considérer comme les continuateurs de l'expressionnisme lyrique du «Toronto look», on ne voit pas facilement qu'ils aient le sentiment d'avoir une dette envers ceux de leurs professeurs immédiats qui appartiennent à la génération précédente, ou qu'ils entretiennent un mouvement de révolte contre eux. Leurs professeurs peuvent leur avoir enseigné comment se comporter en tant qu'artistes mais, pour ce qui concerne l'art, les élèves prétendent l'avoir appris ailleurs, dans l'éventail de l'art international actuel, ou dans la

tradition plus ancienne du vingtième siècle.

En fin de compte, il se pourrait qu'on puisse discerner dans l'art torontois un sens de la cohésion historique plus profond. Mais celle-ci ne saurait être établie aussi clairement qu'à Montréal où, sans trop simplifier, il est possible d'établir un développement organique interne s'étendant sur les trois dernières décennies et contre lequel il est possible de mesurer la production récente. Au contraire, que s'établisse à Toronto un mouvement local assez fort, et son évolution n'aura qu'une courte durée; les vents du changement, surtout s'ils soufflent du sud, auront tendance à le rendre méconnaissable.

Dans la mesure où ceci est exact, Toronto est restée obstinément provinciale. Il a toujours été difficile pour quelque style que ce soit d'y pousser de fortes racines locales capables de s'y implanter parce qu'il est généralement importé quand sa période de développement était à peu près passée. Ne possédant pas la compréhension qu'on peut tirer du style en question en participant à ses périodes de formation et ne se trouvant pas dans les conditions préalables requises pour le faire évoluer significativement dans des directions nouvelles, les artistes torontois se contentent de s'en emparer. Qu'on aime cela ou non, et malgré que nous puissions penser que c'est un mauvais principe que de trop dépendre de modèles extérieurs pour son art propre, ce n'en est pas moins ce qu'ont fait les artistes de Toronto et ce qu'ils devaient peut-être faire inévitablement. Y a-t-il une autre façon d'expliquer l'ampleur du champ de l'éclectisme dans l'art torontois des années cinquante et soixante et le vide curieux que l'on perçoit au cœur des œuvres malgré une stupéfiante virtuosité technique.

Une telle analyse est sûrement valable. Dans l'ensemble, pourtant, que connaissons-nous vraiment de l'art de ces deux dernières décennies? Et cela amène le second problème qui nous confronte quand on observe l'art de Toronto: le soin mis, au cours de toutes ces années, à éviter de le soumettre à une critique sérieuse.

N'est-il pas un peu honteux que tant Bush que Snow aient reçu une attention plus considérée hors des frontières du Canada plutôt qu'au pays même? Et pourtant, comme cela est symptomatique de l'hésitation de Toronto à vraiment examiner de près ce que l'art en lui-même veut dire. Il est plus facile de fournir des renseignements périphériques, spécialement, biographiques. Même les meilleures occasions ont été manquées. Quand vint le temps d'établir des bases convenables pour l'étude de la peinture de Toronto lors de l'exposition sur *La Peinture à Toronto, 1953-1965*, les organisateurs optèrent, dans le catalogue, pour une relation des faits dénuée d'analyse d'art critique ou historique. L'oubli ne manquait pas d'importance. Parce qu'aucun contexte historique n'avait été exploré, aucune analyse visuelle, pratiquée, ni de standards, établis, tou-

COUP D'ŒIL SUR L'ART TORONTOIS

Roald NASGAARD

te license de se produire fut encore donnée à tous ces petits inventaires et rétrospectives qui ont suivi et qui perpétuent une tradition de promotion de l'artiste en tant qu'amé, ou encore en tant que personnalité (souvent avec sa collaboration), alors que nous avons tellement besoin d'un examen impartial et fondé sur l'œuvre, son contexte historique, ses sources, son caractère propre, sa signification.

Mon ton tourne de plus en plus à l'idée fixe. Mais, considérant la quantité d'œuvres d'art produites à Toronto ou qui, autrement, passent par ses galeries, nous devons vraiment faire mieux. Les journaux doivent s'élever au-dessus

du simple reportage, où toutes choses sont égales et prendre une position raisonnée, que nous soyons d'accord ou non avec elle. Les revues, qu'elles soient imprimées sur papier glacé ou sur papier ordinaire, doivent devenir moins indulgentes, moins satisfaites d'elles-mêmes, et montrer plus d'agressivité dans les discussions courantes sur l'art.

Malgré tout, dans la seconde moitié des années soixante-dix, les arts, à Toronto, sont florissants. L'atmosphère est plus détendue qu'auparavant. Comme il n'existe pas de tendance dominante qui imprime à l'art de nouvelles directions, nous avons plus de temps pour explorer ce qui nous a précédé et ce qui se produit autour de nous. D'être premier ou d'être une vedette avant trente ans n'a plus autant de signification. Chez un artiste, c'est un signe de maturité que de continuer, dans ses œuvres les plus récentes, sur cette marge d'originalité. Pour l'artiste plus jeune, cette part de la tradition qui gouverne l'œuvre inno-

vatrice elle-même, si considérable et si nouvelle soit-elle, compte aussi pour quelque chose. Après tout, c'est la base sur laquelle fonder soigneusement une carrière bien élaborée et féconde. A Toronto, on ne manque pas d'optimisme, mais que donneront les promesses de la génération à laquelle est consacrée le présent cahier? Nous le saurons, et les artistes aussi, selon l'œuvre qu'ils accompliront.

(Traduction de Geneviève Bazin)

English Original Text, p. 83

Erratum

Nos lecteurs voudront bien prendre note que le coauteur, avec M. Reynald Gadoury, de l'article *Réinventer un quartier*, paru dans le dernier numéro, p. 24 et 25, est M. Claude RENY. M. Reny travaille maintenant au Service du Patrimoine du Ministère des Affaires Culturelles.



OFFRE DES LOTS
D'ANCIENS NUMÉROS
ENCORE DISPONIBLES

30 NUMÉROS

\$30

frais d'expédition en sus

360, rue McGill, Montréal H2Y 2E9

861-5488

**ACADÉMIE
DE
PEINTURE**

ATELIER LIBRE

- DESSIN
- CROQUIS
- PEINTURE
- CORRECTION

INITIATION A L'ART AVEC MODELE VIVANT
AUCUNE CONDITION D'INSCRIPTION

ACADEMIE BÉLENGÉ Enr.
5002 boul. St-Laurent Montréal Qué H2T 1R7
Tel: (514) 279-6319



La Nationale,
Compagnie de Réassurance du Canada

275, rue Saint-Jacques
Montreal, Canada H2Y 1M9